

La Réalité Intégrale

J'appelle « Réalité Intégrale » la perpétration sur le monde d'un projet opérationnel sans limites : que tout devienne réel, que tout devienne visible et transparent, que tout soit « libéré », que tout s'accomplisse et que tout ait un sens (or le propre du sens est que tout n'en a pas).

Qu'il n'y ait plus rien dont il n'y ait rien à dire.

L'évanouissement de Dieu nous a laissés face à la réalité et à la perspective idéale de transformer ce monde réel. Et nous nous sommes trouvés confrontés à l'entreprise de *réaliser* le monde, de faire qu'il devienne techniquement, intégralement réel.

Or, le monde, même délivré de toute illusion, ne se prête pas du tout à la réalité. Plus nous avançons dans cette entreprise, plus elle devient ambiguë, plus elle se perd de vue elle-même. À peine la réalité a-t-elle le temps d'exister qu'elle est déjà en train de disparaître...

La réalité qui s'est inventée au cours des siècles derniers et dont nous avons fait un principe, celle-là est en voie de disparition. Vouloir la ressusciter à tout prix comme référence ou comme valeur morale est un contresens, car le principe en est mort. Ce à quoi nous assistons derrière l'effacement du réel « objectif », c'est à la montée en puissance de la Réalité Intégrale, d'une Réalité Virtuelle qui repose sur la dérégulation du principe même de réalité.

On ne reviendra plus en deçà de ce point aveugle, irréparable, où le réel a cessé d'être réel.

Ce qui est réel existe – c'est tout ce qu'on peut dire (mais l'existence n'est pas tout – c'est même la moindre des choses).

Entendons-nous : quand on dit que la réalité a disparu, ce n'est pas qu'elle a disparu physiquement, c'est qu'elle a disparu métaphysiquement. La réalité continue d'exister – c'est son principe qui est mort.

Or, la réalité sans son principe n'est plus du tout la même. Si, pour de multiples raisons, le principe de représentation, qui seul lui donne un sens, est défaillant, c'est le réel tout entier qui défaille. Ou plutôt il déborde son propre principe et entre dans une extension sans mesure n'obéissant plus à aucune règle.

La réalité objective – relative au sens et à la représentation – laisse place à la « Réalité Intégrale », réalité sans bornes, où tout est réalisé, techniquement matérialisé, sans référence à quelque principe ou destination finale que ce soit.

La « Réalité Intégrale » passe donc par le meurtre du réel, par la perte de toute imagination du réel.

L'imaginaire, qu'on associait volontiers au réel comme son ombre complice, s'évanouit du même coup. La « Réalité Intégrale » est sans imaginaire.

Tout comme la libération n'a plus rien à voir avec le jeu de la liberté – celle d'un sujet aux prises avec lui-même et qui implique, entre autres, qu'on reste libre d'être libre (et tel n'est pas le cas dans le dispositif actuel d'une libération inconditionnelle) –, tout comme la vérification met fin au jeu de la vérité (car la vérité, si elle existe, est un enjeu, alors que la vérification la transforme en fait accompli), ainsi on passe de la réalité comme principe et comme concept à la réalisation technique du réel et à sa performance.

Et pourtant, cette réalité, il n'y a, et il n'y aura jamais de preuves de son existence – pas plus que de celle de Dieu. C'est un objet de croyance, comme Dieu.

Et quand on commence à y croire, c'est qu'elle est en voie de disparition.

C'est quand on n'est plus sûr de l'existence de Dieu, ou quand on a perdu la foi naïve en une réalité qui allait de soi, qu'il devient de toute nécessité d'y croire.

Ainsi avons-nous investi la réalité de tout notre imaginaire, mais c'est cet imaginaire qui est en train de s'évanouir, car nous n'avons plus l'énergie d'y croire.

Même la volonté s'en est retirée.

La passion de la réalité, la passion de la vérité s'en sont allées.

Il ne reste plus qu'un devoir de réalité, un devoir de vérité.

Désormais, il nous *faut* y croire. En même temps que le doute s'installe partout, en fonction de la défaillance des systèmes de représentation, la réalité devient un mot d'ordre absolu, elle devient le fondement d'un ordre moral. Or, ni les choses ni les êtres n'obéissent à un principe de réalité, ni à un impératif moral.

C'est le trop de réalité qui fait qu'on n'y croit plus.

Saturation du monde, saturation technique de la vie, excès de possibilités, d'actualisation des besoins et des désirs. Comment y croire, dès lors que la production de la réalité est devenue automatique ?

Le réel est asphyxié par sa propre accumulation. Plus moyen que le rêve soit l'expression d'un désir, puisque son accomplissement virtuel est déjà là.

Déprivation de rêve, déprivation de désir. Or, on sait le désordre mental qu'entraîne la déprivation de rêve.

Au fond, le problème est le même que celui de la part maudite : celui de l'excédent – non pas du manque, mais de l'excès de réalité, dont nous ne savons plus nous débarrasser.

Il n'y a plus de résolution symbolique, par le sacrifice, de l'excédent.

Sinon dans l'accident, ou par l'irruption d'une violence anémique qui, quelles que soient ses déterminations sociales ou politiques, est toujours un défi à cette irrésistible contrainte objective d'un monde normalisé.

Effectuer, matérialiser, réaliser, produire : il semble que ce soit la destination idéale de toute chose que de passer du stade du

possible à celui du réel, selon un mouvement qui est à la fois celui du progrès et d'une nécessité interne.

Tous les besoins, tous les désirs, toutes les virtualités tendent vers cette sanction objective, vers cette épreuve de vérité. C'est la même voie qui semble vouer les apparences et l'illusion à s'évanouir devant la vérité.

Peut-être est-ce un rêve que cette réalité ; dans ce cas le réel fait partie de notre imaginaire. Et la réalisation de toute chose est semblable à un accomplissement de désir universel.

Or, nous vivons aujourd'hui un renversement qui nous fait apparaître cet accomplissement universel comme un destin négatif – une épreuve catastrophique de vérité. Le trop de réalité, sous toutes ses formes, l'extension de tous les possibles devient insupportable. Rien n'est plus laissé à l'éventualité d'un destin ou à l'insatisfaction du désir.

Ce virage, cette inversion catastrophique des effets est-elle, elle-même, un effet pervers ? Relève-t-elle d'une théorie des catastrophes ? Ou bien d'un passage à l'acte universel, d'une logique inflexible du *world-processing*, dont il est impossible de dire ce qui peut en résulter : l'assomption d'une réalité définitive, ou le *collapse* de cette même réalité, vouée à la perte par son excès et sa perfection mêmes ?

L'effacement de Dieu nous a laissés face à la réalité.

Qu'en sera-t-il de l'effacement de la réalité ?

Est-ce là un destin négatif, ou tout simplement l'absence de destin : l'avènement d'une banalité implacable, liée au calcul intégral de la réalité ?

Le destin n'a pas dit son dernier mot.

Il est sensible, au cœur même de cette réalisation intégrale, au cœur de la puissance, dans cette convulsion interne qui en suit la logique et en précipite les effets, dans ce retournement maléfique de la structure elle-même, qui transforme une destination positive en une finalité meurtrière : là est le principe même du Mal et là doit jouer l'intelligence du Mal.